



HAL
open science

Cinnabaris et "sang-dragon" entre minéral, végétal et animal

Jean Trinquier

► **To cite this version:**

Jean Trinquier. Cinnabaris et "sang-dragon" entre minéral, végétal et animal. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2013, XI, pp.169-171. hal-02277129

HAL Id: hal-02277129

<https://hal.science/hal-02277129v1>

Submitted on 3 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CINNABARIS ET « SANG-DRAGON » ENTRE MINÉRAL, VÉGÉTAL ET ANIMAL

Jean TRINQUIER
ENS-Ulm – AOROC
jean.trinquier@ens.fr

Le dossier antique des pigments rouges est un dossier difficile, car embrouillé. La première difficulté tient à la grande variété de ces pigments rouges. Pour connaître ces pigments, nous disposons d'une part des sources textuelles, d'autre part de l'archéologie et de l'archéométrie, qui ont fait sensiblement progresser, depuis quelques décennies, ce que nous en savons. Les sources textuelles sont également riches d'informations, mais elles ne peuvent rendre compte que de façon schématique des multiples « savoirs d'atelier » qui présidaient à l'élaboration de ces pigments. À tout moment, elles risquent de simplifier la réalité, de généraliser indûment des réalités seulement locales, voire de confondre entre elles des substances différentes. Ce risque était accru par l'imprécision et par le caractère flottant de la terminologie, qui est très loin de constituer une nomenclature scientifique univoque ; dans ses différentes occurrences, un même substantif peut ainsi renvoyer à des référents fort divers. Ces flottements ont été en outre favorisés par les multiples passages du grec au latin et du latin au grec, qui ont encore ajouté à la confusion. La substance appelée *kinnabari* en grec, *cinnabaris* en latin, en est un bon exemple, tant son référent apparaît fluctuant, partagé qu'il est entre les règnes minéral, végétal et animal.

CINABRE, KINNABARI(S) ET MINIMUM

Dans les sources grecques du IV^e siècle, le terme τὸ κιννάβαρι (exceptionnellement ὁ κιννάβαρις) désigne une substance minérale, dans laquelle un passage du *De lapidibus* de Théophraste permet de reconnaître de façon assurée le sulfure rouge de mercure ou cinabre. En revanche, la signification du terme a manifestement changé, lorsqu'il réapparaît dans les sources du I^{er} siècle de notre ère. Dans l'intervalle, les Romains ont fait main basse sur d'importants gisements de sulfure de mercure, situés dans la péninsule ibérique. Pour une raison que nous ignorons, les Romains n'ont pas repris le nom grec de la substance, mais lui ont préféré le nom de *minium*. Compte tenu du quasi-monopole dont ils disposaient, il n'est guère étonnant que le terme *minium* ait rapidement supplanté le grec *kinnabari*. À partir du I^{er} siècle de notre ère, *kinnabari* – ou *cinnabaris*, en transcription latine – possède couramment un tout autre référent ; il désigne un autre pigment de couleur rouge, lui aussi utilisé par les peintres, mais qui possède en outre d'utiles propriétés médicinales. Une information à la fois précise et explicite est fournie par le *Périple de la mer Érythrée*, qui indique que le « *kinnabari* indien » est produit sur l'île Dioscoride, l'actuelle île yéménite de Socotra, au large du cap Guardafui, et qu'il provient d'un arbre sous la forme de « larmes », ce qui oriente l'attention soit vers une gomme, soit vers une résine. Comme on s'en est avisé depuis longtemps, cette indication invite à reconnaître dans le « *kinnabari* indien » la résine d'un arbre bien connu, le dragonnier de Socotra (*Dracaena cinnabari* Balf.f.), qui fait partie de la flore endémique de l'île et qui y est encore exploité de nos jours.

Plinie, cependant, assigne une autre origine à la *cinnabaris Indica*. S'il la distingue avec soin du cinabre, il n'en fait pas pour autant, comme l'auteur du *Périple*, un colorant d'origine végétale. Il définit au contraire ce produit indien comme la « sanie des serpents *dracones* et des éléphants », *draconum elephantorumque saniem*. Cette version hétérodoxe, qui méconnaît la nature végétale de la *cinnabaris*, mérite explication. Il faut la mettre en relation d'une part avec l'autre nom grec de la *cinnabaris Indica*, qui est αἷμα δρακόντιον ou « sang-dragon », pour reprendre une expression consacrée par l'usage en français, d'autre part avec l'antagonisme devenu traditionnel du serpent *drakôn* et de l'éléphant.

LE « SANG-DRAGON »

Dioscoride précise que le *kinnabari* portait aussi le nom d'αἷμα δρακόντιον, une appellation qui est reprise par plusieurs autres auteurs et qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Le second terme, δρακόντιον, est une forme de l'adjectif *drakonteion*, qui s'explique par un phénomène d'iotacisme précoce. Cet adjectif est cependant porteur d'ambiguïté, car s'il dérive morphologiquement du substantif *drakôn*, il peut être lié sémantiquement non seulement à la forme simple, mais aussi à la forme dérivée *drakontion* ; en d'autres termes, la lexie αἷμα δρακόντιον peut signifier soit le « sang du *drakôn* », soit le « sang du *drakontion* ». Or, si *drakôn* est un zoonyme, le diminutif *drakontion* est très souvent employé comme phytonyme. Il est ainsi probable que le nom de *drakontion* a été donné entre autres au dragonnier de Socotra. Quant au premier

élément de l'expression *haima drakontion*, elle repose sur l'analogie banale entre la sève d'un arbre et le sang d'un animal, une analogie qui s'impose avec une force particulière dès lors que la sève présente des teintes rouges ou rougeâtres. L'*haima drakontion* désignerait donc la « sève », ou la « résine de l'arbre *drakontion* ».

Pour banale que soit la métaphore du sang pour désigner la sève d'une plante ou tout autre liquide extrait de cette plante, le substantif *haima* n'en risquait pas moins d'orienter l'attention vers le monde animal et a sans nul doute favorisé l'interprétation de l'expression *haima drakontion* comme « sang du serpent *drakôn* ». Dans l'expression *haima drakontion*, l'ambiguïté de l'adjectif *drakonteios* est encore compliquée par le fait que dans l'Antiquité, de nombreuses substances végétales ou minérales de couleur rouge ont reçu le nom de « sang de quelque chose », qu'il s'agisse d'un dieu, « sang d'Héphaïstos », « sang d'Hestia », « sang de Saturne », ou d'un animal, « sang de basilic », « sang de belette », « sang de taureau » ou encore « sang de bouc ».

En résumé, on peut dire que l'expression *haima drakontion* se prêtait à une triple interprétation : le sang, c'est-à-dire un liquide rouge extrait d'une plante appelée *drakontion*, le sang du serpent *drakôn*, et le nom magique « sang du *drakôn* » ; dans le premier cas, elle désignait une substance végétale, dans le deuxième une substance animale, dans le troisième une substance indéterminée, parce que volontairement tue.

Pline – ou la source de Pline – avait manifestement connaissance de l'équivalence entre la *cinnabaris* et l'*haima drakontion*, mais il a compris cette dernière expression comme signifiant le « sang du serpent *drakôn* » et l'a interprétée de façon littérale, et non métaphorique. De là à mettre le « sang du *drakôn* » en rapport avec le *drakôn* « éléphantomaque » dont les exploits étaient connus par ailleurs, il n'y avait qu'un pas, que Pline – ou sa source – a franchi.

LE COUPLE ANTAGONISTE DU *DRAKÔN* ET DE L'ÉLÉPHANT

Absent de l'œuvre biologique d'Aristote, le motif de l'antagonisme du serpent *drakôn* et de l'éléphant apparaît à l'époque hellénistique, à partir du moment où la découverte tant du monde indien que des profondeurs du continent africain a porté à la connaissance des Grecs les grands serpents exotiques de la sous-famille des Pythoninés. Ces Pythoninés exotiques ont reçu le nom de *drakontes*, par analogie avec les grandes couleuvres arboricoles ou aquatiques de l'Europe tempérée. Éléphants et pythons constituent même les vedettes de ce bestiaire exotique nouvellement découvert, en particulier dans l'Alexandrie lagide. Les Grecs de l'époque hellénistique les associaient étroitement en en faisant un couple d'animaux antagonistes, qu'une haine inexpiable opposerait dans la nature et qui se livreraient à l'occasion à d'épiques combats. Cette lutte de l'éléphant et du python est localisée par les sources tantôt en Éthiopie, tantôt en Inde, en vertu du parallèle constant qui est tracé dans l'Antiquité entre ces deux confins du monde connu.

Le combat de l'éléphant et du python connaît plusieurs variantes dans les sources. Dans l'une d'elle, attestée notamment par Pline, le serpent *drakôn* aspire le sang de l'éléphant avant de périr à son tour, écrasé par le poids de ce dernier. Pline trouve là l'étiologie de la *cinnabaris Indica*, qui résulterait du mélange des sangs des deux animaux. Il est le premier, à notre connaissance, à mettre ainsi en rapport la *cinnabaris Indica* avec l'antagonisme de l'éléphant et du *drakôn*. On peut se demander s'il est l'auteur de cette innovation ou s'il n'a fait que recueillir une tradition préexistante. En faveur de la première hypothèse, on peut noter que l'importance conférée au sang des deux bêtes s'inscrit parfaitement dans la mise en scène plinienne du combat, de même qu'elle sert le propos polémique de Pline sur l'emploi de certains pigments en peinture. Un passage d'une œuvre de jeunesse de Philon d'Alexandrie, l'opuscule *Sur l'éternité du monde*, invite cependant à privilégier la première hypothèse. Avec Pline, Philon est en effet le seul auteur de l'Antiquité à faire du *drakôn* éléphantomaque un animal qui aspire le sang de sa victime. Philon, certes, ne souffle mot du *kinnabari Indikon* et arrête son récit à la mort des deux protagonistes, mais ce silence n'est pas décisif, dans la mesure où le récit du combat n'intervient dans son argumentation qu'en guise de comparaison, destinée à faire comprendre que « si donc chacune des parties du monde est sujette à la corruption, il est clair que le monde aussi, formé de leur réunion, ne sera pas incorruptible ». L'apparition d'un *drakôn* suceur de sang dans l'opuscule de Philon conduit à se demander si ce n'est pas à Alexandrie, plaque tournante du commerce entre la mer Méditerranée, la mer Rouge et l'océan Indien, qu'il faut chercher au début de notre ère l'origine de cette mise en rapport d'une substance colorante rouge, la *cinnabaris Indica*, et de l'antagonisme du *drakôn* et de l'éléphant indiens. Ce serait alors l'existence d'une substance colorante rouge appelée *haima drakontion* qui aurait conduit à modifier le récit traditionnel du combat de l'éléphant contre le serpent *drakôn* pour en faire une scène d'horreur où l'hémoglobine coule à flots ; sans doute est-elle également responsable de la localisation indienne de l'épisode. Grâce à ce rapprochement, l'*haima drakontion* gagne une origine animale prestigieuse et s'enrichit d'un sang nouveau, que l'on imagine généreux et abondant, celui de l'éléphant ; il additionne ainsi les potentialités du fluide vital issu des deux espèces les plus puissantes de la nature. Son prestige et – n'en doutons pas – sa valeur vénale devaient être encore rehaussés par le roman de sa

production, censée résulter de la rencontre aléatoire, violente et fatale de l'éléphant et du python. Si telle était bien l'origine de l'*haima drakontion*, force était aussi d'en conclure qu'il fallait un courage et une intrépidité hors du commun pour aller récolter la précieuse substance sur le champ de bataille d'une si horrible lutte et dans des contrées fréquentées par une faune à ce point terrifiante.

À l'époque classique, *kinnabari* est en grec le nom exotique d'un pigment minéral rare et précieux. Marqué par son origine orientale, ce terme a sans doute paru peu adéquat pour désigner le cinabre extrait des riches terres minières occidentales de la péninsule ibérique ; il a en tout cas été détrôné en latin par un autre substantif, le neutre *minium*. Au début de notre ère, *cinnabaris* s'applique d'abord à une autre substance colorante rouge, d'origine orientale, qui est également appelée *haima drakontion*. Autour de cette expression s'est nouée une double interprétation, qui a fait de la *cinnabaris Indica* tantôt une substance d'origine végétale, le « suc du *drakontion* », un arbre dans lequel le *Périple de la mer Érythrée* invite à reconnaître le dragonnier de Socotra, tantôt un produit d'origine animale, ou doublement animale, le « sang du serpent *drakôn* », généreusement additionné du sang de l'éléphant. À l'étiologie sobre du *Périple de la mer Érythrée* s'oppose ainsi l'étiologie spasmodique et sanglante de Pline l'Ancien. Avec ces deux versions, on a peut-être les deux faces de ce qui se disait de la *cinnabaris Indica* parmi ceux qui en faisaient commerce : le *Périple de la mer Érythrée* précise à l'adresse des marchands l'origine et la nature de cette denrée précieuse, tandis que Pline pourrait se faire l'écho, tout en l'inversant, d'un autre discours, destiné plutôt à la clientèle et visant à magnifier le produit.

Les différentes matières colorantes parfois confondues sous l'appellation de *kinnabari* avaient en commun de donner un rouge vif et saturé, qui évoquait la couleur du sang. Pline n'écrit-il pas qu'aucun pigment ne permettait de représenter le sang avec autant de vérité que le « sang-dragon » ? Dans ces conditions, on comprend mieux pourquoi l'identification de la *cinnabaris Indica* avec du sang s'imposait à l'esprit de façon aussi irrésistible, par fusion du sujet de la représentation et de son médium, ou plutôt par abolition de la représentation, le pigment représentant le sang étant lui-même du sang. Ce rouge cinabre ou vermillon est également la couleur de l'exotisme, et notamment de l'exotisme indien, tel du moins que les *Indika* de Ctésias de Cnide l'ont proposé à l'imagination des Grecs dès les premières années du IV^e siècle av. J.-C.. En Inde, le rouge cinabre vêt somptueusement un certain nombre d'animaux, un peu à la manière dont les brebis de l'âge d'or à venir, dans la IV^e *Bucolique* de Virgile, prennent les teintes du *sandyx*, une autre matière colorante rouge. En même temps, il n'est pas seulement une pourpre plus éclatante et tirant plus vers le rouge, il est aussi la couleur du sang, et par conséquent du danger. C'est ainsi que le redoutable animal appelé « martichora » possède une livrée rouge cinabre, une couleur qui convient parfaitement à ses habitudes sanguinaires et qui renchérit sur le fauve couleur de feu, *pyrros*, qui sied d'ordinaire aux grands carnassiers.